

S'UCCÈS LOCAUX DE NOS TROUPES. — INTERVIEW DE M. GABRIEL D'ANNUNZIO

EXCELSIOR

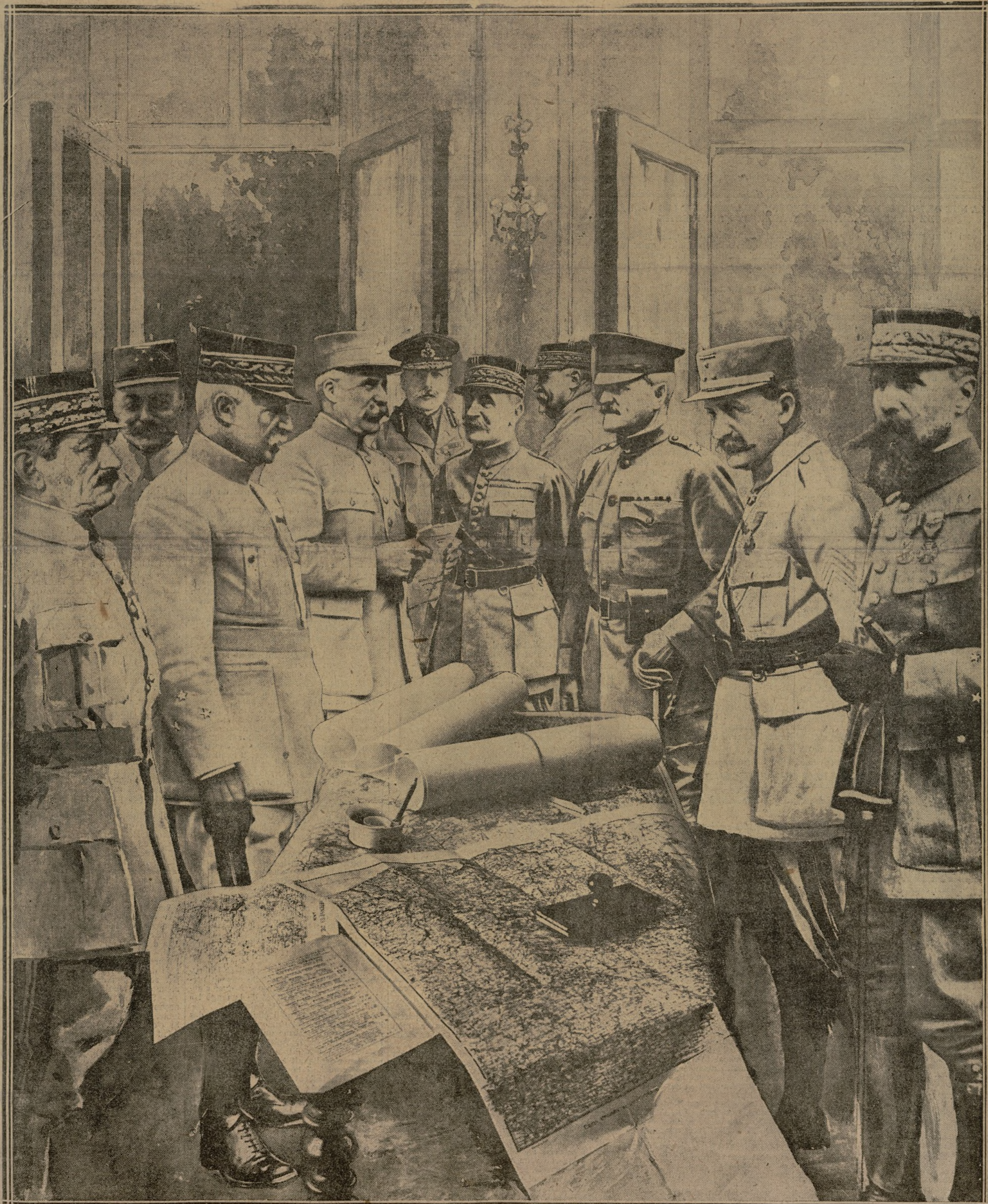
9^e Année. — N° 2.811. — 10 centimes. — Étranger : 20 centimes.

« Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. » — NAPOLEON

Mercredi
31
JUILLET
1918

RÉDACTION & ADMINISTRATION
20, rue d'Enghien, 20. — PARIS (X^e)
Téléphone : Gutenberg 0273 - 0275 - 15.00
Adresse télégraphique : EXCEL-PARIS
TARIF DES ABONNEMENTS
France... 3 mois, 10 fr.; 6 mois, 18 fr.; 1 an, 35 fr.
Étranger... 3 mois, 20 fr.; 6 mois, 36 fr.; 1 an, 70 fr.
PUBLICITÉ : 11, Bd des Italiens. - Tél. : Gut. 12-45
:: PIERRE LAFITTE, FONDATEUR ::

LES CHEFS QUI ONT CONDUIT NOS TROUPES A LA VICTOIRE



LE GÉNÉRAL FOCH, GÉNÉRALISSIME SUR LE FRONT OCCIDENTAL, ET LES CHEFS D'ARMÉE

Voici, groupés autour du généralissime interallié, les chefs éminents qui ont dirigé, dans la seconde bataille de la Marne, les troupes françaises, américaines, britanniques et italiennes. De gauche à droite : les généraux Mangin, Degoutte, Fayolle (commandant un

groupe d'armées); Pétain, général en chef; le maréchal Douglas Haig, commandant les armées britanniques; les généraux Foch, Berthelot, le général Pershing, général en chef des troupes américaines; les généraux Maistre (commandant un groupe d'armées) et Gouraud.

LA BATAILLE AU NORD DE LA MARNE LES CONTRE-ATTAQUES DE L'ENNEMI SONT TOUTES REPOUSSÉES

Sur la rive droite de l'Ourcq, des combats locaux nous ont permis de progresser au nord-est de Fère-en-Tardenois.

EN VAIN LES ALLEMANDS S'ACHARNENT SUR S^{te}-EUPHRAISE



LA RUE DE MONTBERON, A GRAND-ROZOUY, VILLAGE DONT LES TROUPES DE L'ARMÉE MANGIN S'EMPARERENT MARDI MATIN

Aussi bien sur le front entre Aisne et Ourcq, devant les armées Mangin et Degoutte, qu'entre Ourcq et Reims, devant l'armée Berthelot, les contre-attaques ennemies sont d'une extrême violence, et, depuis vingt-quatre heures, l'ensemble de nos lignes demeure inchangé.

La résistance opiniâtre qu'oppose l'ennemi à notre avance a vraisemblablement deux raisons principales : il veut gagner du temps pour organiser les positions où il compte résister ; il essaye également de maintenir en face de lui des forces importantes et de préparer ailleurs de nouvelles opérations.

Le *Stuttgarter Neues Tageblatt*, représentant la retraite allemande comme imminente et non comme accomplie, estime qu'un recul sur la Vesle n'est pas nécessaire et qu'un repli de 10 kilomètres en profondeur est suffisant pour raccourcir le front et supprimer ainsi la menace française contre les armées qui, dans la Marne, sont serrées de trois côtés.

Il est incontestable que la ligne actuelle, jalonnée par les hauteurs qui délimitent la vallée de la Crise et, plus à l'est, séparent la vallée de la Marne de celle de l'Arde, constitue de par sa configuration un terrain opportun de défense. Le sol, est accidenté, coupé de ravins profonds, et les bois et boqueteaux, très nombreux, sont d'une utilisation efficace pour permettre à l'ennemi d'y abriter ses canons, ses mitrailleuses, et rendre ainsi notre progression particulièrement coûteuse.

Il semble cependant que, malgré ses avantages, cette ligne, à laquelle s'accroche pour le moment l'ennemi, ne constitue qu'une première position qui, elle-même, en couvre une seconde située au delà.

La progression de l'armée Mangin, au nord-est de Grand-Rozoy, le dépassement de Fère-en-Tardenois par l'armée Degoutte, l'avance de l'armée Berthelot aussi bien dans la région de Ville-en-Tardenois, dont nous tenons les lisières sud, que plus au nord dans celles de

Sainte-Euphrasie et de Méry-Prémecy, ne tendent à rien moins qu'à rendre précaire l'établissement de forces allemandes sur l'une des deux rives de l'Arde.

Quoi qu'il en soit, constatons que l'ennemi marque le prix qu'il attache à la possession du terrain par l'énergie farouche qu'il met à le défendre.

Malgré les pertes considérables subies par l'adversaire, le haut commandement allemand garde encore à sa disposition des forces suffisantes pour être tenté de les utiliser dans une opération nouvelle, en dehors du théâtre actuel de la bataille. On peut, sans être taxé d'exagération, affirmer que, depuis le 15 juillet, tant pour effectuer et alimenter son offensive que pour s'opposer à la nôtre, il a engagé près de 80 divisions, dont 55 de réserve ; il lui en reste une vingtaine environ. Avec ces dernières, s'il n'est plus en état d'exécuter une opération de large envergure, du moins peut-il encore escompter les résultats d'un important succès.

Ce succès est indispensable à l'ennemi, car, d'une part, il ne faut pas laisser l'opinion d'outre-Rhin se déprimer au moment où on lui demande d'accepter avec stoïcisme des restrictions économiques plus graves que les précédentes, et, d'autre part, le grand état-major ne peut rester sous le coup d'un échec aussi retentissant que celui que nous venons de lui infliger. Il est nécessaire que le parti de M. de Kühlmann ne s'aggrave pas de tous ceux — et ils sont chaque jour plus nombreux et de qualité plus significative — qui perdent la foi dans l'invincibilité de la force allemande.

Il faut que, par une victoire, le haut commandement reprenne l'initiative et recouvre ainsi cette confiance qui s'est éteinte. Mais, pour y parvenir, il doit d'abord briser deux volontés qui n'en font qu'une : celles d'un Foch et d'un Pétain. Nous pouvons être rassurés sur le sort réservé à une pareille entreprise.

Jean VILLARS.

LES COMMUNIQUÉS OFFICIELS FRANÇAIS

14 HEURES. — Au cours de la nuit, aucun événement à signaler sur le front au nord de la Marne.

23 HEURES. — Sur la rive droite de l'Ourcq, des combats locaux nous ont permis de progresser sur la hauteur au nord-est de Fère-en-Tardenois. Dans la région de Sergy, nous avons maintenu nos gains contre plusieurs réactions de l'ennemi.

Au sud-ouest de Reims, les Allemands ont contre-attaqué de part et d'autre de Sainte-Euphrasie. Toutes leurs tentatives pour enlever Sainte-Euphrasie ont échoué, en dépit d'une légère avance réalisée par eux à l'ouest de ce village.

Aucun événement important à signaler sur le reste du front.

LA LUTTE POUR SERGY

Le correspondant du *New-York Herald* télégraphie :

Troublés par l'avance continue des troupes françaises et américaines, au nord de la Marne et de l'Ourcq, les Allemands ont eu recours, pour arrêter notre flot, à des unités de choix venues des secteurs de repos. Avec l'aide d'une division de la garde, ils ont, pendant la nuit dernière et aujourd'hui, tenté de résister aux Américains dans la région de Sergy. Le village de Sergy a d'abord été pris hier par les Américains. A la nuit, il fut recapturé par les Allemands, puis repris par les Américains, et depuis ce moment il n'a cessé d'être la scène de combats violents. Les maisons de l'endroit n'ont pas encore beaucoup souffert pour la raison que de chaque côté l'on ne tient pas à arroser d'obus le village ; mais les murs sont criblés de balles de fusil et de mitrailleuse, et partout de nombreux détails prouvent l'acharnement de la lutte qui a fait rage là pendant plus de vingt heures. Dans une charge contre une position allemande puissamment fortifiée, les Américains s'en sont emparés et depuis la tiennent solidement. La reprise de cette hauteur fait qu'elle a changé neuf fois de mains.

Les nouvelles unités allemandes parvinrent dans ce secteur dans la nuit du 27 juillet. Elles font partie de la 4^e division de la garde, dite la meilleure troupe de l'armée allemande. Elles étaient restées au repos en Lorraine pendant plusieurs semaines, et, d'après les dires des prisonniers, tout contents d'être capturés, elles devaient prendre part à la grande offensive allemande qui se déclencha trois jours avant la nôtre.

On s'attend à ce que les Allemands forment une ligne principale de défense le long de la Vesle. Les Américains occupent Serrenges et Nesles et ont fait des avances le long de la ligne en différents points. Il en est de même des troupes américaines dans la région au nord de Roncières. Nos troupes ont, en outre, livré de violents combats à la ferme de Meuroy et à Villers-sur-Fère contre de nouvelles unités ennemies, qui sont bavaroises.

Les troupes fraîches qu'amènent les Allemands combattent avec un tout autre esprit que celles rencontrées jusqu'ici en quelques points de notre avance. Néanmoins, la mitrailleuse continue d'être leur arme favorite, et elles semblent en avoir une provision inépuisable.

Les personnes compétentes croient que l'arrivée de ces troupes de choix à ce point particulier de la ligne indique que les Allemands ont d'énormes quantités de munitions et peut-être même plusieurs canons lourds dans la forêt de Nesles. Ces troupes auraient reçu l'ordre de tenir coûte que coûte jusqu'à ce que les approvisionnements, les munitions et les canons aient été enlevés. Les patrouilles et incursions faites par les Américains dans les forêts et les fourrés épais le long de l'Ourcq ont amené des découvertes qui prouvent une fois de plus que les Allemands préparaient la une puissante offensive. Il s'y trouve des nonceaux d'obus de gros calibre.

LEÇONS PAR CORRESPONDANCE PIGIER
Rue de Rivoli 53, PARIS
COMMERCE, COMPTABILITÉ, STENO DACTYLO, LANGUES, etc.
Préparation aux Brevets et aux Baccalauréats.

UNE INTERVIEW DE GABRIELE D'ANNUNZIO

« Que ferais-je après la guerre ? nous dit-il. Chaque départ, je l'espère comme une libération. Voilà les raisons de mon calme ».

[DE NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL AU FRONT ITALIEN]

Chacun, s'adressant à lui, l'appelle : « Mon commandant ». Il a souri légèrement en m'entendant dire : « Maître ». Le mot semble, en effet, suranné. Depuis longtemps, l'écrivain magnifique s'est effacé devant le soldat. Il chante encore, il est vrai, les gloires de sa patrie, mais le moyen de dire : « Mon cher rapsoïde »... Alors, comme Gabriele d'Annunzio a gagné, à la guerre, quatre galons, et comme il commande une escadrille d'avions de combat, on l'appelle : « Mon commandant ».

Petit de taille, mince, fluet presque, sanglé dans son élégant uniforme gris-vert, la poitrine trop étroite pour le nombre des décorations qui l'illustrent, il s'efforce de passer inaperçu. Mais l'entreprise est difficile. Son nom court de bouche en bouche, et, tandis qu'il pénètre dans cette immense salle de restaurant, tout le monde, les femmes les premières, se lève, en signe d'affection et de respect.

C'est que Gabriele d'Annunzio incarne, en ce moment, l'âme innombrable de l'Italie. Toutes les guerres eurent leur poète pour chanter les gestes des combattants. Toujours les soldats, sur les routes de la bataille, s'enflammèrent aux accents des porteurs de lyre. Mais voici le spectacle inouï d'un homme qui pourrait être le héros de ses poèmes !

« Si le vrai poète est celui qui ne marche que dans son propre sang, moi, ici, sans réserve aucune, je puis vous parler mon langage de poète pour délivrer le chant qui est enfermé en vous et le courage qui haït en vous ».

Gabriele d'Annunzio a pu inscrire ces belles paroles dans le cœur des jeunes recrues de 1919 qui, déjà, sont allées au combat et ont vaillamment participé à la dernière victoire de la Piave. Pour lui, depuis le jour où l'Italie a jeté dans la balance son épée de gloire, il a risqué cent fois sa vie. Il a pris part à tous les grands raids aériens, à toutes les excursions navales dans les ports de l'autre rive de l'Adriatique « très amer ». Comme officier observateur au début, comme chef maintenant, Gabriele d'Annunzio a été de toutes les entreprises, de celles qui étaient les plus ardues, de celles qui étaient les plus téméraires. C'étaient celles-ci qui lui plaisaient le plus.

Vingt fois le ciel bleu de Trieste « qui espère » a été sillonné par l'avion du poète, et les Triestins ont reçu de ses mains les libelles sonores prometteurs de la libération prochaine.

Cent fois les canons de Pola ont tiré sur l'esquif rapide monté par le poète, qui venait s'attaquer aux grands vaisseaux ennemis.

A Buccari, après une randonnée folle, afin que l'Autriche fût bien convaincue que « l'éternel ennemi » était de la partie, il lança dans le port des bouteilles contenant un message ironique de défi. L'Autriche a mis à prix sa tête.

Tout cela, on le sait, on le rapporte. Lui parle peu de lui-même. Mais sa voix est, soudain, large et vibrante quand il raconte les exploits de ses camarades :

— Ils sont admirables, me disait-il, de courage et de sang-froid. Je ne saurais jamais vous peindre la maîtrise et le



LE COMMANDANT GABRIELE D'ANNUNZIO

calme avec lesquels mon pilote guidait, avant-hier, en plein jour, notre appareil dans le ciel de Pola. Il s'élevait et s'abaissait pour échapper à différentes altitudes des feux de barrage, sans secousses, avec une douceur incroyable, comme s'il avait voulu échapper à une pluie de confetti...

Il parle, et ses yeux bleus, à l'étrange expression, presque enfantine, s'animent, et l'on distingue à peine que l'un d'eux faillit s'éteindre pour toujours.

Je lui demande :

— Au cours de ces randonnées périlleuses, n'avez-vous pas éprouvé, mon commandant, les frissons du danger et de la mort ?

— Non, non, me répond-il de sa voix douce. Aucune sensation en dehors de celle d'une joie profonde. Je pars pour nos expéditions avec une assurance extraordinaire. Tenez, par exemple, au moment de prendre le vol dans notre récent raid sur Pola, comme je voyais que mes compagnons, en prenant congé de leurs camarades, leur adressaient des recommandations suprêmes et leur remettaient des objets chers à envoyer à leurs familles, je leur criai : « Mais, n'en faites rien ! Je jure de vous ramener tous ici ! » et j'ai tenu parole.

« Pourquoi voulez-vous que j'apprenne la mort, dites ? Mon chemin mortel est bien fini. Que ferais-je après la guerre ? Vous ne me voyez pas me remettre à écrire des romans ? Alors ? Chaque départ, je l'espère comme une libération. Voilà la raison de mon calme, où il n'y a aucun courage. La meilleure fin que je puisse souhaiter, c'est justement celle-ci : dans l'accomplissement de mon devoir envers ma patrie. »

Gino-G. ZUCCALA.

DEVANT LA COUR DE JUSTICE LES DERNIERS TÉMOINS DE LA DÉFENSE ONT ÉTÉ ENTENDUS HIER

Il convient de citer notamment MM. Marcel Sembat, Albert Thomas, Daniel Vincent, René Besnard, Painlevé, Gustave Hervé et Jouhaux.

VENDREDI RÉQUISITOIRE DU PROCUREUR GÉNÉRAL MÉRILLON



VOICI, DE GAUCHE À DROITE : MM. SEMBAT, DANIEL VINCENT, DALIMIER, ET PAINLEVÉ, PAUL-BONCOUR ET RENÉ BESNARD, ALBERT THOMAS

Encore une longue journée de dépositions : c'est la dernière. La Cour de justice se réunira maintenant vendredi, à 2 heures, pour entendre le réquisitoire de M. le procureur Merillon.

Les témoins cités par la défense défilent.

La voix claironnante, M. Marcel Sembat demande que des questions précises lui soient posées. M^{re} Bourdillon défère aussitôt à son désir.

Le témoin est ainsi amené à déclarer que c'est lui qui a proposé au Conseil des ministres de renoncer à poursuivre Sébastien Faure pour sa propagande pacifiste et d'essayer d'obtenir sa rétractation et l'engagement d'adopter une autre attitude. Il a été heureux de voir que, dans ce cas comme dans les autres, M. Malvy comprenait et exécutait son devoir.

M. Sembat ne croit pas, d'autre part, que M. Malvy ait été, au gouvernement, l'agent occulte de M. Caillaux. En ce qui concerne l'attitude de l'ancien ministre de l'Intérieur dans les conflits sociaux, il l'a toujours approuvée.

M. ALBERT THOMAS

M. Albert Thomas débute par un petit exposé sur la collaboration de M. Malvy. Il approuve son ancien collègue d'avoir fait confiance à la classe ouvrière, d'avoir voulu ménager toutes les forces du pays en vue d'une guerre longue, de s'être montré généreux dans les questions d'allocation, d'avoir évité, les souffrances aux milieux agricoles et ouvriers.

Confiance, justice et surveillance sans relâche : tels furent, dit M. Albert Thomas, les trois principes de M. Malvy.

Passant à la question des passeports russes, le témoin dit que les avis de l'ambassade étaient souvent défavorables à des vrais patriotes et favorables à des bolcheviks notoires. Des son arrivée en Russie, il entendit ainsi M. Miloukof se plaindre des difficultés que lui créait l'Entente en s'opposant à certains départs.

— Juste, en mon âme et conscience, dit M. Albert Thomas, que mon collègue a toujours servi de plein cœur tous les intérêts de la Défense nationale.

Interrogé par M. Merillon sur l'influence d'Almeryda et de Sébastien Faure dans les milieux syndicalistes, le témoin dit que l'action du premier s'exerçait surtout sur des organisations irrégulières et anarchistes. Quant à Sébastien Faure, il avait dans certains milieux une influence que bien des hommes politiques pourraient lui envier.

M. Daniel Vincent déclare qu'il a toujours trouvé en M. Malvy la plus grande compréhension des intérêts du pays. M. René Besnard parle d'une agitation du personnel féminin de la Guerre et de l'Intendance et affirme que l'accord a toujours été complet entre le ministère de la Guerre et l'Intérieur.

Selon M. Dalimier, M. Malvy n'a jamais été l'homme d'un ancien président du Conseil, mais l'homme de son parti. C'est M. Bertheaux qui le fit entrer dans le ministère Monis.

M. Painlevé, ancien président du Conseil, revient à la barre pour s'expliquer sur les dépositions du colonel Zoppi et du lieutenant Bruyant relatives à certaines mesures demandées par le grand quartier général au ministère de l'Intérieur. Il déclare que ces questions furent résolues en Comité de guerre.

L'ancien président du Conseil et le lieutenant Marchand sont ensuite mis en présence. Il s'agit de déterminer à quoi s'appliquait le propos : « C'est de la fange ! » tenu à ce dernier par M. Painlevé.

M. Painlevé croit qu'il était question des affaires Desclaux et Garfunkel ; le lieutenant Marchand affirme qu'il s'agissait des affaires Rappoport, Astmann et Horn.

— Je n'ai pas dit, ajoute-t-il, que l'expression s'appliquait à M. Malvy.

L'après-midi, à la reprise de l'audience, M. Antonin Dubost fait connaître que M. Caillaux proteste contre certaines parties de la déposition du commandant Baudier. Puis il donne lecture d'une lettre de M. Jules Guesde, qui s'excuse, pour raisons de santé, de ne pouvoir venir témoigner.

M. Jules Guesde affirme, d'ailleurs, que « le ministre de l'Intérieur de 1914, d'accord avec le Conseil tout entier de la Défense Nationale, a agi en bon Français et en bon républicain ».

On appelle ensuite M. Gustave Hervé. En jaquette, souriant — il conservera son sourire pendant toute sa déposition — le directeur de la *Victoire* parle du carnet B, où il fut lui-même inscrit ; d'Almeryda, qu'il croit être seul à avoir réellement connu, et dont, en dernier lieu, il refusa d'être l'avocat.

— Le soir même, dit M. Gustave Hervé, Almeryda, se sentant perdu, s'est jeté du haut de son lit dans le néo coulant que vous savez !

Le témoin croit que le seul reproche que l'on puisse adresser à M. Malvy n'est pas d'avoir essayé de se servir d'Almeryda, mais d'avoir, dans les derniers mois, toléré son journal, qui menait une campagne suspecte.

— Ce reproche, dit-il, on peut l'adresser à tous les ministres qui lui ont succédé. M. Malvy a fait ce qu'on a fait avant lui et après lui.

M. Gustave Hervé supplie les sénateurs juges de dire que le jeune ministre, qu'ils ont maintenu pendant trois ans au poste si difficile de ministre de l'Intérieur, a servi avec intelligence, passion et bonheur la France et la République.

Avec M. Millerat, secrétaire général du Syndicat de l'habillement, on revient à la grève des minidettes. Le témoin affirme qu'elle a été provoquée par la question des salaires et celle de la semaine anglaise.

M. Desvaux, conseiller municipal de Paris, vient déclarer que ce qu'on a dit des relations de M. Malvy avec Almeryda est une erreur, et qu'il n'y a jamais eu entre eux des rapports d'amitié. On entend encore M. Simiani, ancien chef de cabinet de M. Albert Thomas, sur les grèves Lapeyre ; M. Piquemard, sous-directeur au ministère du Travail, sur la grève des minidettes. Tous deux rendent hommage à l'attitude de M. Malvy. M. Antonin Dubost s'écrit ensuite :

— Introduisez le témoin Jouhaux !

LA DÉPOSITION DE M. JOUHAUX

En homme qui a l'habitude de la tribune, le secrétaire général de la C. G. T. s'installe à la barre des témoins et dit, à la demande de M^{re} Bourdillon, ce qu'il sait et ce qu'il pense de la politique suivie par M. Malvy dans les questions sociales.

D'une voix qui porte bien, et avec une grande facilité d'élocution, M. Jouhaux fait l'éloge de la classe ouvrière.

— Dès le début de la guerre, dit-il, les ouvriers français, qui n'avaient à leur disposition qu'un outillage presque rudimentaire, ont cependant fourni une production supérieure à celle des ouvriers des autres pays alliés. Donc, la classe ouvrière a pris sa large part de la Défense nationale.

Quant aux grèves, leur responsabilité incombe à ceux qui ne voulaient pas voir la disproportion croissante entre le prix de la vie et les salaires. On a parlé d'agents étrangers dans les grèves de la couture. Bien avant la guerre, il y avait, surtout parmi les tailleurs pour dames, beaucoup d'étrangers, les deux tiers au moins. S'ils se mêlaient à l'action, ils ne prenaient pas part à la direction des mouvements.

M. Jouhaux réclame pour la C. G. T. la confiance qu'elle n'a cessé de justifier. Il dit que M. Malvy, à qui elle rend hommage, ne lui a apporté qu'une partie de cette confiance ; qu'en Angleterre, en Amérique, dans les Empires centraux, la classe ouvrière a une part plus large que dans ce pays ; qu'il faut donc élargir la politique de confiance inaugurée par M. Malvy.

Le témoin dit un mot sur la propagande dite défaitiste. Il affirme que jamais ses camarades des organisations syndicales n'ont eu un geste qui puisse porter atteinte à la défense nationale.

M. Mougeot rappelant à ce moment l'expression du procureur général sur le rôle de M. Malvy : « Propagande funeste par son action dans les grèves de l'Intérieur », M. Jouhaux déclare :

— Si avoir solutionné des conflits menaçants c'est faire une propagande détestable, le ministre et moi l'avons commise. Si c'est un acte méritoire, nous l'avons fait !

Les autres dépositions sont très brèves. M. Brelet et M^{re} Busson-Billaud, qui présideront la commission des permis de séjour, affirment que les avis de celle-ci ont toujours été suivis.

Le dernier témoin entendu est M. Paul-Boncour, ancien député, chef de bataillon ; il affirme que les mutineries d'avril et juin 1917 ont été causées surtout par les événements militaires.

En fin d'audience, M^{re} Paul Guillaud donne lecture d'un mémoire en droit de la défense, répondant aux réquisitions du procureur général. Il y est dit que, les faits étant réservés, les considérations provoquées par l'examen juridique du réquisitoire permettent de constater que la complicité du crime d'intelligence avec l'ennemi — seule inculpation retenue contre M. Malvy — ne saurait être, en droit, accueillie par la Cour de justice.

Sur une question de M. Etienne Flandin, il est convenu qu'il sera examiné, en chambre du conseil, si des questions subsidiaires pourront être posées comme résultant des débats.

Léopold BLOND.

LES CONTES D'EXCELSIOR

CHIRURGIE ESTHÉTIQUE

PAR

GUILLAUME APOLLINAIRE

Lors de mon dernier voyage dans l'Alaska, je fus accueilli à merveille par une déléguée de la Ligue pour l'Eugénisme, dont la présidente était précisément une belle jeune fille, miss Ole, qui me dit aussitôt :

— Ne croyez pas que notre ligue se borne à l'amélioration de la race humaine. Nous voulons également développer l'individu, après sa naissance et lui donner, pour ainsi dire, des perfectionnements physiques. C'est pour quoi nous avons l'intention de donner un grand développement à cette science médicale nouvelle que l'on nomme la *chirurgie esthétique*. Ses progrès, que nous suivons avec soin, sont déjà considérables. Avec cette décision et cette audace qui animent la jeune race que vous êtes venue étudier, nos chirurgiens donnent à leur branche d'activité un nouvel essor et un but dont il ne semble pas que vos praticiens aient encore envisagé la possibilité. C'est merveilleux ! Venez demain matin, à neuf heures ; je vous montrerai nos installations, l'état de nos travaux, et vous pourrez déjà constater les résultats satisfaisants que nous avons obtenus.

Miss Ole, qui était charmante, me fit un léger signe de tête. L'entretien était terminé. Elle se sauva, légère comme une libellule, tandis que de toutes parts, dans le somptueux édifice, s'élevaient les appels téléphoniques... Je fus exact. Miss Ole me conduisit aussitôt à ce qu'elle appelait son laboratoire, où elle me développa ses idées sur l'amélioration de la race humaine ; après quoi, elle me fit entrer dans une chambre où se trouvait un beau jeune homme.

— Je vous présente M. Amblerod, de Lamsanne, me dit-elle, qui a perdu un bras lors d'un accident de chemin de fer ; nos chirurgiens lui ont remis le membre qui lui manquait. C'est un bras de singe dont on a modifié l'aspect en le dépouillant peu à peu de sa peau, que l'on remplace, au fur et à mesure de la cicatrisation, par des bandes de peau prises sur le corps même du patient.

— On va lentement, car il faut de grandes précautions pour mener à bien cette opération, qui n'est rien si on la compare à l'autre qu'il a supportée avec un courage digne d'éloges et qui a pleinement réussi... Voulez-vous vous tourner, je vous prie, cher monsieur Amblerod ?

Le jeune homme se retourna, et je vis que, juste au-dessus de l'oreille gauche, il avait un œil qui me regardait ; derrière la tête, un autre œil scrutait aussi mon regard ; enfin, un troisième, ou plutôt un cinquième œil, s'ouvrait au-dessus de son oreille droite. J'étais stupéfait.

— M. Amblerod, me dit miss Ole, est, de sa profession, surveillant dans une grande usine. Ses yeux normaux nous ont paru insuffisants pour remplir une tâche où il faut voir de tous côtés à la fois. C'est pourquoi nos chirurgiens, dont l'habileté est surprenante, l'ont doté de trois yeux nouveaux. Le voilà transformé en Argus, et sa joie est sans égale, car un surveillant à cinq yeux est en mesure de réclamer un salaire fort élevé.

Je ne savais que dire, tant j'étais étonné ; mais nous sortîmes pour entrer dans une salle attenante, et miss Ole me déclara :

— Je vous présente M. Smartest, politicien distingué de Dawson-City. Il est marié. Et, dans un accès de colère, Mme Smartest lui a si fort mordu le nez qu'elle le lui a coupé.

— On lui en a remis un plus beau que le premier et fort proprement découpé dans le râble d'un lapin, mais on en a profité, avec son assentiment, pour lui donner une nouvelle bouche pourvue de tous ses organes. Je ne vous donnerai pas le détail de ce travail délicat. M. Smartest peut maintenant parler de ses deux bouches à la fois.

M. Smartest se retourna, et je vis qu'à l'occiput, soigneusement rasé, une bouche se dessinait. Il voulut bien, par égard pour miss Ole, nous réciter simultanément deux poèmes, et sa bouche naturelle débâta le début du premier chant du *Paradis perdu*, tandis que la nouvelle, s'exprimant en français, déclama, avec un léger accent, le beau récit de Théramène.

J'avoue que je n'en revenais pas.

— Vous concevez, me dit miss Ole, l'importance que peut avoir une seconde bouche pour un politicien : M. Smartest, au cours d'un meeting en plein air, peut maintenant parler clairement, non seulement aux auditeurs qui seront devant lui, mais aussi à ceux qui se trouveront derrière. Je n'insiste pas sur les avantages de ce nouvel office.

— Vous donnez une réalité aux mythes antiques, dis-je à miss Ole, après avoir pris congé de M. Smartest : Argus, la Renommée...

— Et voici Briarée ! repartit la jolie présidente de la Ligue pour l'Eugénisme, en me faisant entrer dans une pièce où je vis un homme doté de quatre bras.

— M. Hitchcock est sergent de ville, ajouta-t-elle ; il est venu ici volontairement et nous a priés de lui ajouter quelques bras, ce qui le rendrait plus redoutable qu'il n'était par la canaille. Comme vous voyez, nous l'avons servi à souhait : il est d'une force peu commune, et, ayant maintenant quatre bras, dont l'un sur l'estomac et l'autre entre les omoplates, il peut, seul, désormais, conduire au poste quatre malfaiteurs.

Je me confondis en félicitations, puis miss Ole prit congé en me disant qu'elle devait assister à une opération nouvelle et d'une extrême délicatesse. Il s'agissait d'un savant fameux qui, pour mieux pouvoir scruter la nature, demandait qu'on lui greffât des yeux au bout des doigts, des yeux minuscules, des yeux de colibri, de façon à ce que le pouvoir tactile des doigts ne fût pas diminué.

Je quittai le laboratoire, et, sur-le-champ, consignai par écrit les cas curieux que j'avais observés. Nul doute que notre âge ne fournisse à ces esthétiques chirurgiens l'occasion d'appliquer leurs théories de la façon la plus imprévue et la plus profitable à l'espèce humaine.

Guillaume APOLLINAIRE.

Pour le chauffage central

Les mairies de Paris et de la banlieue viennent de commencer la distribution des bulletins spéciaux à remplir par les propriétaires ou locataires principaux, en vue d'obtenir le combustible nécessaire au chauffage central des immeubles.

Pour Paris, les prix fixés sont : anthracite, gaillotin ou noix, 235 francs ; grains, boulets ou briquettes, 220 francs ; fines, 190 francs ; charbon, 200 francs ; coke, 205 francs ; livraison domicile et octroi compris.

5 HEURES DU MATIN DERNIÈRE HEURE 5 HEURES DU MATIN

LES CONSULS DE L'ENTENTE RESTENT A MOSCOU

Ils font savoir aux bolcheviks qu'ils comptent bénéficier des privilèges attachés à leurs fonctions.

STOCKHOLM, 30 juillet. — Un radiotélégramme de Moscou annonce que, le 25 juillet, le consul général d'Amérique, M. Poole, a fait une visite au commissaire des Affaires étrangères et lui a déclaré, au nom du représentant diplomatique anglais, M. Lockhart, et des consuls généraux de France, d'Italie et du Japon, que ceux-ci approuvaient la déclaration faite la veille par M. Poole au commissaire, et dont voici la substance :

« Selon l'opinion personnelle des consuls, les Alliés n'ont pas de raison de croire que la situation politique soit changée dans ses traits généraux par le départ des ambassadeurs de Vologda. Les représentants sus-indiqués des puissances de l'Entente comptent demeurer à Moscou tant que les circonstances le leur permettront et qu'ils bénéficieront des privilèges attachés à leurs fonctions, surtout de la possibilité de communiquer directement avec leurs gouvernements respectifs, et s'ils ne reçoivent pas de ces derniers des instructions contraires. »

Aucun accord n'a été conclu entre les Alliés et la Sibérie

LONDRES, 30 juillet. — Aujourd'hui, a déclaré à la Chambre des communes qu'aucun accord n'a été conclu entre l'Angleterre ou les Alliés et le gouvernement régional de Vladivostok ou de toute autre localité en Sibérie orientale.

Les troupes américaines améliorent leurs positions

(OFFICIEL AMERICAIN). — Sur la ligne de l'Ourcq, l'ennemi a cherché à s'opposer à l'avance de nos troupes en renouvelant ses contre-attaques. Au cours de durs combats nous l'avons repoussé et nous avons amélioré nos positions.

LUDENDORFF CONTRE HINDENBURG

LONDRES, 30 juillet. — On mande de La Haye au *Daily Express*, à la date du 27 : Il est évident que les récents événements du front ont ébranlé la confiance du public allemand dans le haut commandement, surtout en Hindenburg. On murmure que Ludendorff et son parti ne sont pas mécontents de la défaite de Hindenburg.

Les journaux admettent que le maréchal Hindenburg est attaqué d'une manière ingrate, tandis que le nom de Ludendorff ne figure pas dans les critiques. Liéché du plan de Hindenburg, qui a eu pour résultat la plus grave défaite subie par les Allemands pendant la guerre, mine la position de Hindenburg et de son parti au quartier général. Entre temps, Ludendorff, qui a la presse en mains, verse de l'huile sur le feu en faisant semblant de le soutenir.

Le kaiser appuierait Ludendorff.

LE TÉTANOS DANS L'ARMÉE ALLEMANDE

AMSTERDAM, 30 juillet. — Le correspondant du *Telegraaf* : La Haye est informée que le tétanos règne dans l'armée allemande.

La Compagnie néerlandaise d'exportations a autorisé l'exportation de grandes quantités de sérum.

Le privilège de la Banque de France est renouvelé

La Chambre a voté, hier, par 231 voix contre 72, l'ensemble du projet portant renouvellement pour vingt-cinq ans du privilège de la Banque de France.

A la demande des socialistes, le vote a eu lieu à la tribune par appel nominal.

Après avoir, la Chambre avait voté, par 433 voix contre 86, un amendement de M. Labrousse portant qu'aucun régent de la Banque de France ne peut être administrateur de sociétés financières de pays en guerre avec la France.

Avant le vote sur l'ensemble, M. Klotz, ministre des Finances, avait adressé un appel à la Chambre pour assurer au crédit de la France une victoire méritée.

Séance aujourd'hui.

LA PRESSE ALLEMANDE ATTAQUE CHARLES I^{er}

Elle lui reproche d'avoir trahi la cause de l'alliance par sa lettre au roi de Roumanie.

Depuis quelques jours, une partie de la presse allemande, et surtout la presse pangermaniste, menait une campagne contre l'empereur Charles I^{er}, coupable de quoi ? D'avoir déterminé le gouvernement roumain à faire la paix en s'adressant directement au roi de Roumanie au nom de la solidarité des souverains contre la révolution.

Tous les moyens sont bons aux pangermanistes pour discréditer et ébranler l'empereur autrichien, toujours suspect de céder aux influences « italiennes » ou « entophiles » de l'impératrice Zita et de résister au *Mittel Europa*. On l'accuse donc d'avoir trahi la cause de l'alliance en s'adressant séparément au roi de Roumanie.

Or, le comte Czernin vient de couvrir son souverain et de déclarer, non seulement que lui-même, étant ministre, avait connu la démarche (de même qu'il avait connu la lettre au prince Sixte), mais que M. de Kühlmann, de son côté, l'avait approuvée.

La nouvelle campagne des pangermanistes porte donc à faux. Mais pour quoi s'acharnent-ils ainsi contre Charles I^{er} ? Est-ce qu'un puissant parti, en Allemagne, ne travaillait pas à ébranler la dynastie habsbourgeoise pour mieux préparer la réunion de l'Autriche à la « grande patrie allemande » — ce qui serait le dernier moyen, pour les annexionnistes, de ne pas sortir de la guerre les mains vides ? — J. B.

Quatorze avions ennemis détruits par les Anglais

(OFFICIEL BRITANNIQUE). — Dans la journée du 29, la brume et la mauvaise visibilité ont gêné les réglages d'artillerie. Mais nos appareils de bombardement et de combat ont exécuté leur travail habituel. Ils ont jeté onze tonnes de bombes sur les dépôts et les cantonnements adverses. Quatorze avions ennemis ont été détruits. Nous avons perdu deux des nôtres.

Pendant la nuit, en dépit des conditions défavorables du temps, nous avons bombardé Bray et Bapume. Tous nos appareils sont rentrés.

Un navire espagnol torpillé

MADRID, 30 juillet. — Les journaux, commentant le torpillage du navire espagnol *Ramon Larinaca*, considèrent qu'il constitue le fait le plus grave qui se soit produit entre l'Allemagne et l'Espagne depuis le commencement de la guerre.

Huit sujets espagnols ont péri. L'autre, le pétrolier, a été incendié et a coulé. Avec celui-ci, qui a été incendié à bord du *Serentes*, la presque totalité du stock assuré par l'accord hispano-américain.

[Maintenant que la loi sur l'espionnage a été votée en Espagne, il y a lieu de compter que la vigilance des autorités espagnoles surveillera plus étroitement que par le passé les agissements des agents allemands.]

Conseil des ministres

Les ministres, réunis, hier matin, en Conseil, à l'Élysée, sous la présidence de M. Poincaré, se sont entretenus de la situation militaire et diplomatique.

Le commissaire aux Transports maritimes Le président de la République a signé un décret maintenant M. Fernand Bouisson, à titre de mission temporaire non rétribuée, dans les fonctions de commissaire aux Transports maritimes et à la Marine marchande.

L'amélioration des soldes de la troupe

Le Conseil des ministres a autorisé les ministres des Finances, de la Guerre et de la Marine à déposer sur le bureau de la Chambre un projet de loi apportant des améliorations à la situation matérielle des hommes de troupe et des marins. Ces améliorations, qui pour les seuls hommes de troupe entraîneront une dépense annuelle supérieure à 700 millions, auront effet à partir du 1^{er} août prochain.

Le général Florentin, chancelier honoraire de la Légion d'honneur

Par décret en date du 30 juillet, le général Florentin est nommé chancelier honoraire de la Légion d'honneur.

LES COMMUNES AJOURNENT LE "HOME RULE"

La plus grande difficulté, déclare M. Bonar Law, réside dans le désaccord entre les Irlandais.

LONDRES, 30 juillet. — Le grand débat depuis si longtemps annoncé sur l'Irlande s'est engagé hier après-midi aux Communes.

M. John Dillon a développé la motion déposée par lui et réclamant le règlement immédiat du problème irlandais, conformément aux principes proclamés par le président Wilson. Le leader nationaliste s'est efforcé de prouver la nécessité d'une prompt solution.

M. Asquith, qui prit ensuite la parole, combattit la prétention nationaliste de considérer l'Irlande comme en dehors du Royaume-Uni et, après avoir montré que la situation de l'Ile n'est en rien comparable à celle des nationalités brutalement opprimées, puisqu'elle jouit des mêmes droits civils ou privilégiés que l'Angleterre, l'Ecosse ou le Pays de Galles, fit appel à l'unité et insista fortement sur la nécessité absolue qu'il y a pour le gouvernement de résoudre définitivement le problème.

M. Bonar Law répondit, au nom du gouvernement, en l'absence de M. Lloyd George, empêché. Il exposa que la réelle difficulté à surmonter était le désaccord entre les Irlandais eux-mêmes, et que la politique du cabinet envers l'Ile avait été caractérisée par de la faiblesse plutôt que par de la tyrannie.

À l'heure actuelle, poursuivait-il, il est impossible d'accorder le Home Rule à l'Irlande ; ce qui s'y est récemment passé en est la preuve, et il est inconcevable que nous remettions au sabbat le gouvernement de ce pays.

La motion Dillon fut alors mise aux voix. Elle fut repoussée par 245 voix contre 105, et le débat se termina.

Grève sanglante en Allemagne

LONDRES, 30 juillet. — On télégraphie d'Amsterdam à l'agence Central News que, suivant l'*Echo Belge*, une nouvelle grève vient de se produire à Kalk, près de Cologne. Elle a été réprimée au moyen de mitrailleuses ; les organisateurs ont été arrêtés.

Un train de munitions explose au Japon

LONDRES, 30 juillet. — On mande de Simonoséki à l'agence Reuter : « Une grande quantité de munitions ont fait explosion à la gare du chemin de fer, au moment où l'express de Kioto arrivait. On estime le nombre des victimes de 50 à 150, dont de nombreux tués. »

NOUVELLES BRÈVES

— M. Mayéras, député de la Seine, a déposé hier une demande d'interpellation à M. Boré sur la disparition des pommes de terre à la suite de la taxe et sur la détestable qualité du pain dans certaines régions, notamment dans la région parisienne.

— La commission de l'armée a décidé de proposer à la Chambre le rejet ou la disjonction des amendements présentés au projet du recensement de la classe 20.

— La commission de contrôle des wagons-réservoirs se réunira demain jeudi, au ministère du Ravitaillement, pour tenter d'apporter une solution au problème de la pénurie de vin à Paris.

— Sur la demande du ministre de l'Agriculture, des sursis pourront être accordés, du 1^{er} août au 30 septembre, aux entraîneurs et jockeys, à l'occasion des épreuves de sélection au trot, organisées pour les chevaux de demisang trotteurs. Seuls, peuvent en bénéficier les R.A.T. et les auxiliaires en service dans les régions ne relevant pas du général commandant en chef.

— Le capitaine Bouchardon a interrogé, hier, M. Caillaud, et entendu M. Jean Veber.

— Le lieutenant Gazier a interrogé hier Tremblez. L'officier rapporteur confrontera aujourd'hui le négociant Pilet avec un témoin.

— M. Charles Humbert a subi hier le dernier interrogatoire en présence de son avocat, M. Moro-Giafferi. Le sénateur de la Meuse a remis un long mémoire au lieutenant Jousselet.

— En effectuant des expériences, le capitaine Gordon Bell, du camp d'aviation britannique du Royal Flying Corps, s'est tué à Villacoublay.

— On mande de Berlin à Bâle que Hakki pacha, ambassadeur de Turquie, est décédé, après une pénible maladie qui a duré huit jours.

— Sir Joseph Jones, lord-maire de Sheffield, poursuivi pour intelligences avec l'ennemi, a été condamné à 50.000 francs d'amende, et son coaccusé, M. Vernon, à 25.000 francs.

LES COMMUNIQUÉS OFFICIELS

Front britannique

(30 juillet.) — 13 HEURES. — La nuit dernière, nous avons capturé quelques prisonniers au cours d'un raid heureux exécuté dans le voisinage d'Ayette.

Un peu après minuit, des patrouilles australiennes ont pénétré dans les positions ennemies, aux environs de Merris ; nos troupes ont fait quarante prisonniers dans cette localité.

L'artillerie ennemie a été active avec émission d'obus à gaz, au nord-est d'Albert. Elle a également manifesté de l'activité en de nombreux points entre le canal de La Bassée et Ypres.

(30 juillet.) — 22 HEURES. — Pendant les dernières heures de la nuit, les patrouilles de la première division australienne qui avaient pénétré dans les positions allemandes près de Merris ont réussi à s'établir à l'est du village ; elles l'ont entouré et s'en sont emparées. 169 prisonniers et un certain nombre de mortiers et de tranchées et de mitrailleuses sont tombés entre nos mains au cours de cette opération. Nos pertes ont été exceptionnellement légères.

Au cours de la journée, nos patrouilles ont également fait quelques prisonniers dans le secteur de la forêt de Nieppe.

Front italien

(30 juillet.) — Sur l'ensemble du front, activité de l'artillerie ennemie, contre-batterie par la nôtre. Dans les Giudicarie et dans la Vallarsa, nos avant-postes ont repoussé des groupes ennemis.

Sur la Piave, nos patrouilles ont ramené des armes et du matériel.

L'activité aérienne a été intense des deux côtés. Des champs d'aviation et d'autres objectifs militaires sur les arrières ennemis ont été efficacement bombardés.

Douze avions ont été abattus dans des combats aériens. Un treizième, atteint par l'artillerie, est tombé dans les environs d'Asolone.

ALBANIE. — Ayant terminé l'organisation des lignes de résistance, nos troupes, avancées sur le Semeni et à l'est de l'Osum-Devoli, ont ralenti la pression contre les troupes ennemies. L'activité combative a, par conséquent, diminué.

Front de Macédoine

(29 juillet.) — Sur la Struma, activité habituelle de patrouilles.

Deux coups de main ont été exécutés avec succès dans les positions bulgares, l'un par les troupes britanniques à l'ouest du Vardar, l'autre par les troupes serbes.

Front de Palestine

(29 juillet.) — Dans le secteur de la côte, un coup de main heureux a été effectué dans la nuit du 27 juillet par des troupes sikh, qui ont pénétré dans les tranchées ennemies, infligé de lourdes pertes à l'adversaire, fait des prisonniers et pris du matériel.

Dans le Hedjaz méridional, un détachement de troupes montées et d'infanterie turques, allant de Medina vers Hail, a été surpris le 10 juillet par nos forces. Tous les hommes de ce détachement ont été tués ou faits prisonniers.

LES LIVRES

LES PROFITARDS, par Gyp
LES PROFITEURS, par Gabriel Tyrmory

Domage, oh ! grand domage que l'art si expédient, si ingénieux et si futile du parallèle soit passé de mode ! J'y excellais en mon petit âge. En tétant mon pouce, entre deux parties de barre ou de cheval fondu, je comparais, avec la plus candide équité, Homère à Virgile, Corneille à Racine, l'aigle de Meaux au cygne de Cambrai...

Eh quoi ! personne ne poussera le parallèle entre *Les Profitards*, de Gyp, et *Les Profiteurs*, de Tyrmory. O temps aveugles ! Les dissemblances — car un bon parallèle se nourrit autant de dissemblances que de ressemblances — les dissemblances étaient déjà sur les couvertures. Celle de Mme Gyp est jaune, austère, académique... Tandis qu'à son frontispice, comme l'Indien chasseur à son wigwam, M. Tyrmory a suspendu, en guirlande, les têtes de ses victimes, cruellement turlupinées par le maître caricaturiste Guillaume. Le titre de Mme Gyp est carrément argotique ; celui de M. Tyrmory néologisme. Tous deux, on le voit, se sont mis au goût du jour. Tournons le feuillet. A en juger par les dédicaces, qui sont également cordiales, Mme Gyp écrit avec une allumette, et M. Tyrmory avec un cure-dent.

Mais laissons au lecteur le soin de poursuivre le parallèle. Car les deux livres sur le même sujet — les pucerons du laurier — méritent d'être lus avec un égal intérêt. Les insectes que pique de sa plume acérée Mme Gyp appartiennent à l'ordre politique. Ceux de M. Tyrmory sont plus subtils, moins monstrueux et plus amusants — je devrais dire moins attristants. Chez l'un, le sens des ridicules extérieurs est poussé jusqu'à des extrêmes limites de la charité chrétienne, associé à la sensibilité féminine. L'autre entend mieux les oppositions scéniques... Bref ! qui les lira tous deux possédera l'entomographie des principaux parasites de l'épopée. Mais qui n'a vu grouiller déjà cette opulente vermine ?

LA MONTÉE AUX ENFERS, poésies, par Maurice Magre

Si le don des images et des sonorités éclatantes suffit à faire un poète, l'auteur de la *Montée aux Enfers* est poète, et même excellent poète. Mais, à ces qualités physiques et techniques, si l'on croit indispensable de joindre une conviction morale, une mesure intérieure, un rythme de la conscience, alors on hésite à décorer du sacré laurier le front fiévreux de M. Maurice Magre.

Si la poésie est éternelle, c'est à la condition d'être toujours actuelle. Et qu'y a-t-il de contemporain dans ces manifestations d'une sensibilité malade surexcitée aux dépens du sens moral avec les heures héroïques que nous vivons ? Ces poèmes exhalent une odeur de pharmacie. Comme dans certaines chambres de malade, on hésite entre l'apothicaire et le parfumeur...

Certes, les Muses ont le droit de trrouser, et très haut, leurs tuniques radieuses sur leurs jambes divines... Mais elles sont soumises à Hygie, la plus vénérable des divinités, comme dit un hymne grec : « Avec toi, bienheureuse Hygie, tout fleurit ; avec toi brille le printemps des grâces. Sans toi, il n'y a personne d'heureux. »

Jean-Jacques BROUSSON.

Ne manquez pas d'échanger
AUJOURD'HUI vos pièces
d'argent "Napoléon III lauré".
Il sera trop tard demain.

DIALOGUE DU B. B. ET DU B. D. N.

Au fond d'un coffre-fort, dans l'ombre des compartiments, s'empilent des valeurs mobilières, derrière lesquelles se cachent, quelques louis d'or. Au premier plan, une liasse de B. B. (billets de banque) voisine avec quelques B. D. N. (bons de la Défense Nationale). Un de ces derniers s'adresse à un opulent billet de mille : « Pourriez-vous me dire ce que vous faites ici ? Nous sommes en guerre, et chacun doit donner son effort. Quel travail fournissez-vous ? » — Le B. B. : « Mon maître m'affectionne ; il sait qu'il a en moi l'ami sûr qu'on trouve au moment difficile, il me garde et il a raison. » — Le B. D. N. : « Il a tort. Il devrait aller chez son notaire et vous transformer sans retard en Bon de la Défense Nationale. » — Le B. B. : « Mais toi, un nouveau venu dans notre compagnie, toi qui oses critiquer ton voisin, quels services rends-tu donc, paresseusement étendu sur le dos ? » — Le B. D. N. : « Je fais ce que font ces valeurs mobilières, enlascées près de nous. Elles travaillent ; elles sont engagées dans les mines et dans les usines ; elles servent à payer les salaires des ouvriers, à acheter des machines et des matières premières ; elles ne figurent ici qu'en image ; leur énergie, leur valeur productive, est ailleurs. Il en est de même de moi, dont vous ne voyez ici que l'ombre ; en réalité, je suis au service de la Patrie. Sur son ordre, je me transforme en canons, en mitrailleuses et en grenades ; j'achète le blé d'Amérique et d'Australie ; je crée des voies ferrées ; je paie les pensions des veuves et des blessés ! En un mot, je suis un soldat, et vous êtes un embusqué ! » — Le B. B. : « Un embusqué ! Moi ! ! »

Mais, soudain, on entend le bruit d'une clé qui ouvre le coffre-fort, et le B. B. dut remettre à plus tard sa réponse au B. D. N.

EVIAN SAISON
de Mai à Octobre CACHAT
Hôtels : Royal, Splendide, Ermitage

LE "TIP" remplace le Beurre
Aux Pâtisseries, 82, r. Rambuteau (210 le 1/2 kg)

Nous rappelons à nos abonnés que toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de la dernière bande d'abonnement et de 50 centimes pour tous frais. Il ne pourra être fait droit qu'aux demandes présentées dans les conditions ci-dessus.

LES COURS

— S. A. I. la princesse Napoléon, née princesse Clémentine de Belgique, est entrée hier dans sa quarante-septième année. La princesse est née au château de Laeken.

CITATIONS

— Mlle Alette de Baillard, de Larcinty-Tholozan, infirmière S.S.B.M. à l'H.O.E. 21/2, déjà titulaire de la médaille de vermeil des épidémies, vient d'être citée à l'ordre du service de santé (régiment) en ces termes élogieux :

« A rendu des services appréciés au Maroc, sur le navire-hôpital la Bretagne, en Extrême-Orient et dans les H.O.E. du front, notamment au cours de circonstances dangereuses où elle a fait preuve d'autant de sang-froid et de calme que d'intelligence et de dévouement. »

NAISSANCES

— La vicomtesse Portalis, née de Glos, a mis au monde une fille.
— Mme Pierre de Solère a donné le jour à une fille : Geneviève.
— Mme du Tertre-Delmarcq est mère d'un fils : Hubert.

MARIAGES

— Avant-hier a été célébré, en l'église Saint-Philippe du Roule, le mariage du lieutenant M. Nogues, de l'escadron des Cigognes, médaillé militaire, quatre fois cité à l'ordre de l'armée, avec Mme de La Motte-Collas.

Les témoins du mariage étaient : le commandant Faure, aviateur, chevalier de la Légion d'honneur, décoré de la croix de guerre, et M. Georget, son cousin ; ceux de la mariée : Mme de Villermay, sa sœur, et M. Robert Gicquel, maréchal des logis mitrailleur aviateur, escadron 466, son frère.

DEUILS

Nous apprenons la mort :
— Du général comte Niel, officier de la Légion d'honneur, décédé hier à l'âge de soixante-douze ans ;

— De la comtesse Bezaire, décédée au château de Luzier, dans la J. Dordogne, à l'âge de soixante ans ;

— Du capitaine Maurice Delaage, ingénieur, commandant de batterie au 12^e d'artillerie, décoré de la croix de guerre, tombé glorieusement à trente et un ans, fils de M. Delaage, architecte ;

— De Mme Homery, veuve du consul de France à Melbourne, directrice de la Maison d'hospitalisation immédiate à Belleville des orphelins de la guerre, 43, rue Piat ;

— De M. Louis B. de Royanmont, fondateur et conservateur de la Maison de Balzac, membre de la Société des Gens de Lettres.

POUDRE de BEAUTÉ
E. COUDRAY Talisman de Jeunesse idéal
La Poudre Parfaite que tant de Dames recherchent.
La Boîte 5 francs. En Vente Partout et
349, Rue St-Honoré, PARIS (sur la place Vendôme)

La Fraternité Franco-Américaine

Un déjeuner offert par le comité de la Fraternité Franco-Américaine et le maréchal Joffre, son président, sous les auspices de M. André Tardieu, aura lieu demain jeudi, au pavillon Dauphine, en l'honneur de M. Edward Shearson, chairman of the national executive committee of the fatherless children of France.

L'œuvre de la Fraternité Franco-Américaine (c. rue Volney) est une des plus touchantes que la guerre ait inspirées à nos généreux alliés. Son budget, qui se chiffre par millions, lui a permis de secourir près de 60.000 de nos enfants.

Au déjeuner de demain assisteront de nombreuses personnalités. Des membres du gouvernement s'associeront à cette manifestation de la gratitude que la France éprouve pour les grandes initiatives de l'Amérique.

NOS PETITES ANNONCES

Le nouveau décret restrictif de consommation du papier, qui entre en vigueur le 1^{er} août, nous oblige à modifier la périodicité de nos « Petites Annonces économiques ». Elles PARAITRONT dorénavant, fragmentées et RÉPARTIES SUR QUATRE JOURS de la semaine :

Le Mardi

Alimentation
Occasions
Fleurs et Plantes
Chevaux et Voitures
Automobiles

Le Mercredi

Capitaux
Fonds de Commerce
Cabinets d'Affaires
Divers
Graphologie
Successions, Testaments

Le Jeudi

Pensions de Famille
Locations
Appartements Meublés
Propriétés Meublées
Hôtels

Le Samedi

Vente et Achat de Propriétés
Demandes d'Emplois
Gens de Maison
Offres d'Emplois
Leçons
Cours et Institutions

VILLÉGIATURES

Les Alpes françaises

AIX-LES-BAINS HOTEL MIRABEAU Restaurant tr. recherché

M^r REYARD
PAR AIX-LES-BAINS
Alt. 1.315 mètres.
1^{er} sp. alpestre de France.
Hotel-Restaurant
et ordre de desservir
de 10 h. à 11 h. 30.
Sports d'été, d'automne.
Téléph. Télégr.

LES ALPES FRANÇAISES, qui est l'édition d'été de LA COTE D'AZUR, publie chaque semaine la liste des étrangers des stations de Savoie, Dauphiné, Alpes, Hautes, Basses et Maritimes. Direct à Nice. Bureaux corresp. aux Syndicats d'Initiative. Regist. abona. et publicité d'EXCELSIOR.

Les Pyrénées

VERNET-BAINS (Py.-Orient.)
Etablissement thermal
thermal ouvert toute l'année.
HOTEL DU PORTUGAL VILLAS. SENEDE, administr.

LE COMMUNIQUÉ A LA MAIRIE



— Voyons un peu si Bertha a tiré, hier, pendant notre bridge.

(Dessin inédit de Lucien Métivet).

B L O C - N O T E S

ALLAH est Allah !... Mais Mahomet n'avait pu tout prévoir !... Il ne se doutait évidemment pas qu'une conflagration mondiale allait opérer une formidable confusion des langues, des races et des cœurs, jeter tous les hommes hors de leur foyer natal, les lancer dans toutes les directions et réaliser un prodigieux amalgame de Roumis et de Croisés dans les armées du Droit, levées pour la plus haute des « guerres saintes » !... Et il ignorait qu'un jour viendrait où l'application de la loi coranique donnerait lieu à de troublants cas de conscience dans la casuistique sentimentale des jeunes filles à marier, jusqu'au fond des plus petits villages de France !

Or, cette heure a sonné. La plus humble gazette locale a reçu, ces jours-ci, par les soins d'une prévoyante administration, un communiqué dédié « aux femmes françaises qui seraient tentées d'épouser un musulman ». Ce texte obligeant, dont le titre seul est discourtois, est un petit commentaire du Coran à l'usage des fiancées trop ingénues à qui un « travailleur indigène » a fait des serments d'amour éternel. Il apprend à ces imprudentes « qu'elles ont intérêt à se renseigner sur les éventualités auxquelles elles peuvent être exposées si elles donnent suite à leur projet d'union ».

Sans pitié pour leurs illusions, il leur révèle que l'irrésistible Kabyle municipal, bourreau des cœurs qui traverse nonchalamment Paris sur son tank, à la façon d'un moderne roi fainéant, a des droits imprescriptibles à la polygamie et pourra s'évader de ce nouvel hymen avec la plus grande aisance, par simple répudiation, « sans aucune formalité judiciaire ».

Il y a là, évidemment, de quoi faire réfléchir les plus inflammables amoureux que tourmente un secret appétit d'exotisme ! Car, bien qu'il soit moins hypocrite que l'autre, l'adultère légal — et unilatéral ! — manque singulièrement d'attraits pour une petite épouse française qui recherche dans le mariage la satisfaction, généralement platonique, de s'entendre jurer solennellement, devant quatre témoins, une fidélité et non une infidélité éternelle !...

EMILE.

Carapaces de pierre

Les éboulements des sacs de terre qui protégeaient la *Marseillaise* de Rude, le portail de Notre-Dame, la Fontaine Médicis et le piédestal de la colonne Vendôme ont mis la puce à l'oreille à MM. les architectes.

Les diatribes que lancèrent contre eux les journalistes les ont émus. Aujourd'hui l'on remplace les sacs de terre par des boucliers de ciment et de pierre.

Déjà le socle de la colonne qui porte le Petit Tondeu disparaît sous une solide carapace de mortier.

Quant à la façade occidentale de Notre-Dame, elle est de jour en jour un peu plus aveuglée par une muraille de moellons à laquelle de nouvelles pierres s'ajoutent sans cesse. On ne sait à quelle hauteur s'arrêtera ce rempart.

Au moment où les diplomates signeront

la paix, nos architectes auront presque achevé de prendre les mesures nécessaires pour préserver les plus beaux édifices de Paris.

Pour les magistrats

Avenue de Tourville, à la devanture d'une crèmerie, on lit :

A louer, place des Vosges, le superbe hôtel qu'habita Ninon de Lenclos. Convient à un magistrat. Références exigées.

Cet avis nous paraît un peu irrévérencieux pour la magistrature.

Car, enfin, l'appartement où règne le souvenir de la galante Ninon, et que, sans doute, visite encore son ombre amoureuse, est-il particulièrement désigné pour abriter un juge ? Prête-t-on aux magistrats des pensées si folâtres ?

Et pourquoi exige-t-on des références de ces graves personnalités ?

DE L'ART A LA SCIENCE

M. André B... est grand prix de Rome de musique.

Il fut mobilisé dans l'auxiliaire.

Un sergent lui demanda quel était son métier.

— Musicien, répondit-il.

— Vous jouez de la clarinette dans les cours ?

— Non, j'écris de la musique pour les concerts.

Le sous-officier n'y comprit rien.

— Enfin, trancha-t-il, vous serez infirmier.

On affecta M. André B... à un hôpital de Paris. On le distingua parmi les autres infirmiers. Vêtu de la blouse blanche, il eut l'honneur de donner le chloroforme aux soldats qu'on opérât. Il devint un spécialiste de l'anesthésie. Suivant qu'il voyait le patient s'agiter ou s'engourdir, il dosait exactement l'action du stupéfiant. Jamais il n'eut le moindre accident à se reprocher.

Mais il s'était mis en tête d'utiliser sa connaissance de la musique à la défense de la patrie.

Comment ?

Très simplement. Sa science des sons lui fit découvrir un appareil pour repérer les sous-marins.

Il le proposa au ministère de la Marine, qui l'adopta.

D'infirmer, on bombardait M. André B... officier de marine. Il surveilla la fabrication de ses instruments. Il en contrôla le fonctionnement sur les navires de guerre.

Ce grand prix de Rome de musique, qui, il y a six mois, faisait respirer aux blessés des compresses imbibées de chloroforme, sillonne maintenant les flots comme un vieux loup de mer.

Mais le plus étonnant de son aventure, c'est que, n'étant sorti ni de Pipi, ni de la rue d'Ulm, ni de Centrale, il ait réussi à faire accepter son invention par une commission officielle.

Décidément, dans la quatrième année de guerre, il y a de tout de même quelque chose de changé en France.

Tant mieux ! — PAUL GSELL.

Superstition et politique

La Turquie n'a pas encore tiré de grands avantages de la guerre actuelle, et il est à

craindre pour elle que l'avenir ne lui en réserve d'aucune sorte.

Mais les Croisés ne sont pas inquiets, car la pierre lumineuse de Sainte-Sophie brille de tout son éclat.

C'est une feuille de marbre translucide, apportée de Perse et fixée dans la mosquée du côté ouest de la galerie. Qu'on se trouve dans une période de grande prospérité pour l'empire ottoman, ou de triomphe religieux pour l'Islam, la pierre sainte lance des rayons éblouissants. Mais que des calamités menacent la Turquie ou la foi de Mahomet, l'éclat s'éteint, le fétiche devient opaque et noir.

Eh bien, la pierre lumineuse n'a jamais brillé avec autant d'intensité que depuis le début de la guerre. Et les crédules disciples de Mahomet, sans se demander si les satellites d'Enver pacha ne provoquent pas ce phénomène, attendent avec confiance l'issue des événements.

Ferdinand et son pédicure

Les extrémités inférieures du souverain de Bulgarie, Ferdinand le Félon, sont, paraît-il, énormes.

C'est un potentat qui vit sur un grand pied.

On dit aussi que ses ongles le font beaucoup souffrir. Ils nécessitent les soins constants d'un pédicure autrichien, Max Vassoli.

Ce spécialiste est devenu l'homme le plus influent du royaume.

En échange des soulagements qu'il lui procure, le tsar lui a successivement décerné tous les ordres nationaux. Pour ce qu'il lui en coûte ! Vassoli est un homme qui a fait son chemin... avec les pieds de Ferdinand de Bulgarie !

LE PONT DES ARTS

M. Jean Guiffrey, conservateur adjoint du département des peintures du Louvre, a été nommé conservateur en remplacement de M. Leprieux, décédé.

La gilde « les Forgerons » organise pour dimanche prochain à 20 h. 30, au théâtre René-Maubeuf, une matinée artistique et littéraire avec les concours de Mme Lard, de la Comédie-Française ; de MM. Edmond Vallée et Lavielle, de l'Odéon, et de nombreux poètes appartenant à ce foyer d'action d'art.

On mande de Stockholm que le plus célèbre peintre de la Russie moderne, Ilya Repine, dont le portrait de Tolstoï et le portrait de Moussorgski à la galerie Tretiakov, de Moscou, avaient assuré la renommée, vient de mourir de faim dans une cabane, à Hukhawa, sur la route qui, de Pétrograd, mène en Finlande.

M. Guglielmo Ferrero publie dans la *Revue Hebdomadaire* un curieux et émouvant article : « L'Emigme du 29 juillet et Guillaume II ».

M. G. Ferrero y étudie les Personnalités de la guerre, qui, depuis quatre ans, passionnent le monde, en se reportant aux événements du 29 juillet 1914. Il explique comment cette journée, commencée par des pourparlers rassurants, changea soudain d'aspect, l'après-midi, avec l'ultimatum insolent de l'Allemagne à la Russie pour se dénouer, la nuit, à Potsdam, Et M. G. Ferrero, invoquant, pour l'histoire, les témoignages du baron Beyens, ministre de Belgique à Berlin en 1914, et du docteur Muehlgen, ancien directeur des usines Krupp, dénonce le seul auteur responsable de la guerre : Guillaume II.

LE VEILLEUR.

THÉÂTRES

Comédie-Française. — Ce soir, clôture. Scala. — Ce soir : Une grosse affaire, de MM. Maurice Hennequin et Pierre Veber.

TOUS LES JOURS
MATINÉE ET SOIRÉE
Fauteuils depuis 1 franc
ROWLAND ENTHOVEN
La Jolie RAHNA et Paul FRANK dans la Romanichelle
THE TWO A ZONE GIRLS
LES FRATELLINI
A L'OLYMPIA

TOUS LES SOIRS A 8 h. 30
AUX FOLIES-BERGÈRE
Une demi-heure au cirque dans la Revue
The two Lancashire Lassies The comic football match
Le plus grand succès de la saison

LA JOURNÉE :
Comédie-Française, 7 h. 45, le Dépit amoureux, les Femmes savantes.
Opéra-Comique, relâche ; jeudi, 1 h. 30, Carmen ; 7 h. 30, la Tosca.
Odéon, relâche ; samedi, l'Arlesienne.
Palais-Royal, 8 h. 30, Botru chez les civils.
Renaissance, 8 h. 30, Florette et Patapon.
Th. Antoine, relâche pour répétition d'Affaire sur les Loisirs du Havre.
Edouard-VII, 8 h. 45, la Folle nuit.
Th. Albert-I^{er}, Every evening, at 8 h. 30, English players, in english plays, The Tyranny of Tears.
Scala, 8 h. 15, Une grosse affaire.
Th. Cadet-Rousselle, Louv. 37-10, 8 h. 30, Mind your Pips, revue ; à 3 h. concert, ballets.
Gaiety-Gaiety, 2 h. 30 et 8 h. 30, Au rat mort le Triangle (dernières).

SPECTACLES DIVERS

Folies-Bergère (Gut. 02-59), 8 h. 30, la revue Quand même ! Samedi et dimanche, matinée, Olympia (centr. 44-68, 2 h. 30 et 8 h. 30, spect. de music-hall ; la Romanichelle (ballet). Casino de Paris, mat. et soir, Signoret, 20 att. Eldorado 8 h. 15, Zigoto.

MONTE-CARLO

SAISON D'ÉTÉ 1918

HOTEL DE PARIS

RÉPUTATION MONDIALE

Chauffage central
A PROXIMITÉ DES TERRASSES DU CASINO
Ouvert toute l'année

Pour avoir du tabac !

Employé des postes et mobilisé à Paris, M. Marolet volait des colis postaux.

Devant le conseil de guerre, l'accusé, qui a des antécédents judiciaires excellents, a déclaré :

— Je souffrais du manque de tabac, car je suis un grand fumeur ; j'espérais en trouver dans les colis.

Le conseil, après une brillante plaidoirie de M^e Edmond Bloch, a condamné l'enragé fumeur à un an de prison avec sursis.

Bourse de Paris du 30 Juillet 1918

VALEURS	Cours précédent	Cours du jour	VALEURS	Cours précédent	Cours du jour
PARQUET					
5 0/0 (non lib.)	88 70	88 70	10 ^e Fong. 1893	366	361
5 0/0 libéré	88 70	88 70	10 ^e Fong. 1903	425	425
3 0/0 amort.	61 50	61 50	10 ^e Fong. 1913	430	430
3 1/2	88 75	88 75	10 ^e Fong. 1917	430	430
4 1/2	88 75	88 75	10 ^e Fong. 1918	430	430
Tout. 1892	366	366	10 ^e Fong. 1919	430	430
Tout. 1893	366	366	10 ^e Fong. 1920	430	430
Tout. 1894	366	366	10 ^e Fong. 1921	430	430
Tout. 1895	366	366	10 ^e Fong. 1922	430	430
Tout. 1896	366	366	10 ^e Fong. 1923	430	430
Tout. 1897	366	366	10 ^e Fong. 1924	430	430
Tout. 1898	366	366	10 ^e Fong. 1925	430	430
Tout. 1899	366	366	10 ^e Fong. 1926	430	430
Tout. 1900	366	366	10 ^e Fong. 1927	430	430
Tout. 1901	366	366	10 ^e Fong. 1928	430	430
Tout. 1902	366	366	10 ^e Fong. 1929	430	430
Tout. 1903	366	366	10 ^e Fong. 1930	430	430
Tout. 1904	366	366	10 ^e Fong. 1931	430	430
Tout. 1905	366	366	10 ^e Fong. 1932	430	430
Tout. 1906	366	366	10 ^e Fong. 1933	430	430
Tout. 1907	366	366	10 ^e Fong. 1934	430	430
Tout. 1908	366	366	10 ^e Fong. 1935	430	430
Tout. 1909	366	366	10 ^e Fong. 1936	430	430
Tout. 1910	366	366	10 ^e Fong. 1937	430	430
Tout. 1911	366	366	10 ^e Fong. 1938	430	430
Tout. 1912	366	366	10 ^e Fong. 1939	430	430
Tout. 1913	366	366	10 ^e Fong. 1940	430	430
Tout. 1914	366	366	10 ^e Fong. 1941	430	430
Tout. 1915	366	366	10 ^e Fong. 1942	430	430
Tout. 1916	366	366	10 ^e Fong. 1943	430	430
Tout. 1917	366	366	10 ^e Fong. 1944	430	430
Tout. 1918	366	366	10 ^e Fong. 1945	430	430
Tout. 1919	366	366	10 ^e Fong. 1946	430	430
Tout. 1920	366	366	10 ^e Fong. 1947	430	430
Tout. 1921	366	366	10 ^e Fong. 1948	430	430
Tout. 1922	366	366	10 ^e Fong. 1949	430	430
Tout. 1923	366	366	10 ^e Fong. 1950	430	430
Tout. 1924	366	366	10 ^e Fong. 1951	430	430
Tout. 1925	366	366	10 ^e Fong. 1952	430	430
Tout. 1926	366	366	10 ^e Fong. 1953	430	430
Tout. 1927	366	366	10 ^e Fong. 1954	430	430
Tout. 1928	366	366	10 ^e Fong. 1955	430	430
Tout. 1929	366	366	10 ^e Fong. 1956	430	430
Tout. 1930	366	366	10 ^e Fong. 1957	430	430
Tout. 1931	366	366	10 ^e Fong. 1958	430	430
Tout. 1932	366	366	10 ^e Fong. 1959	430	430
Tout. 1933	366	366	10 ^e Fong. 1960	430	430
Tout. 1934	366	366	10 ^e Fong. 1961	430	430
Tout. 1935	366	366	10 ^e Fong. 1962	430	430
Tout. 1936	366	366	10 ^e Fong. 1963	430	4